

Où va le cinéma?

Léo Bonneville

Numéro 73, juillet 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51430ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bonneville, L. (1973). Où va le cinéma? *Séquences*, (73), 2–3.

après Cannes 73...

Où va le cinéma ?

C'est un fait indiscutable. Le Festival de Cannes est le plus important festival international du cinéma. Se rencontrent là des milliers de personnes : acteurs, réalisateurs, producteurs, distributeurs, journalistes, critiques dévoués à la cause du cinéma. Et pendant deux semaines, tous les écrans de Cannes éclatent de toutes les couleurs semées par des centaines de films venant du monde entier. Or qu'est-ce qui caractérise ce vingt-sixième festival de Cannes ? Trois faits.

* * *

Tout d'abord l'ensemble des films présentés dans la compétition n'offrait pas des oeuvres de haute qualité. Treize pays ont envoyé des films qui n'apportaient pas grand-chose de neuf dans l'expression cinématographique. Des oeuvres honorables sans plus. Rien de transcendant. Rien qui soulève l'enthousiasme du spectateur et qui l'enchantent vraiment. Bref, l'habitué des festivals remarque quelque piétinement pour ne pas dire une certaine lassitude.

* * *

*Les films de haute qualité, le spectateur les a trouvés hors compétition. Sans conteste, l'admirable **Cris et chuchotements**. Un film d'une splendeur incomparable qui nous confirme que Bergman a encore quelque chose à dire et qu'il le dit avec un brio indéniable. Puis **La Nuit américaine**. Film dans le film puisqu'il s'agit du tournage d'un film mais réalisé avec beaucoup de fraîcheur et d'humour. C'est du bon Truffaut. Un Truffaut léger et agréable. On le voit, ces deux réalisateurs n'en sont pas à leurs premières oeuvres mais ils s'affirment sans cesse maîtres d'un art qu'ils professent avec amour et plénitude.*

* * *

Puis il y eut la sélection française. Ecartons **La Planète sauvage** de René Laloux, un long métrage d'animation. Un film qui n'avait aucun point de comparaison avec les autres oeuvres de fiction présentées. Un film intéressant et original sans doute mais d'un genre particulier. Parlons des deux films qui ont fait couler beaucoup d'encre: **La Maman et la putain** et **La Grande Bouffe**. Le film de Jean Eustache rapporte avec une économie de moyens (noir et blanc, peu d'acteurs, caméra figée) les misères et les difficultés de trois personnes vouées au plaisir de la chair. Rien de bien neuf dans le sujet. Mais là où Jean Eustache innove pour ne pas dire s'affiche, c'est dans le dialogue. Un film de plus de trois heures d'une logorrhée interminable. Un vocabulaire non pas réduit à l'essentiel mais aux bas-fonds. Car l'auteur a déclaré que chacun des trois personnages - à l'imitation de Jean Racine, rappelle-t-il modestement - n'avait que dix mots - toujours les mêmes - à prononcer : merdique, con, cul et d'autres de même farine. Oeuvre audacieuse, provocante, irritante, lassante avec un long monologue final qui est comme une sorte de confession à la manière de "La Charlotte prie Notre-Dame". Texte un peu facile et racoleur sur les bords...

Quant à **La Grande Bouffe** de Marco Ferreri, le spectateur effectue une chute vertigineuse dans des cuisines malodorantes. Quatre hommes s'entendent pour bouffer, fornicer, éructer, déféquer, péter, vomir... jusqu'à en mourir. Une goinfrerie sans pareille. A la conférence de presse, l'ineffable Marcello Mastroianni a confessé que son grand-père rotait à table et que toute la famille riait de bon coeur. Référence rassurante ! Quant à l'arrogant Michel Piccoli, surnommé depuis le pétomane, il termine ses jours en s'affalant dans son caca. Un film d'une puanteur fétide. Remercions le ciel que le cinéma ne soit pas encore devenu odoriférant ! Bref, comme le note André Brincourt : "Echapper au conformisme pour tomber dans les latrines est un exploit dont il ne convient pas d'être fier. **La Grande Bouffe** n'est pas seulement une ignominie, c'est un film ennuyeux dans sa forme et puéril dans son caractère subversif. Il relève plus de la psychiatrie que de la critique". On comprend alors que la présidente du Jury, Madame Ingrid Bergman, ait déclaré : "Je trouve infiniment regrettable que la France ait cru devoir se faire représenter par les deux films les plus sordides et les plus vulgaires du Festival".

* * *

Après cela, que peut-on attendre du cinéma ? Jusqu'où peut-il encore descendre à défaut de monter ? La question est inquiétante.

Léo Bonneville